

## SCRIPT ROGER GRENIER

### **Jean-Jacques Brochier:**

"Pau c'est la ville qui traverse à peu près tout ce que vous avez écrit, aussi bien les romans que beaucoup de nouvelles. Pau c'est une ville où vous avez été élevé en fait.

### **Roger Grenier:**

Oui, je n'y suis pas né, je suis né à Caen. Mais enfin ma vraie ville natale en France c'est Pau. C'est les années qui compte. Et puis je ne sais absolument pas pourquoi c'est la ville qui m'a tout le temps inspiré de nouvelles nouvelles, de nouveaux romans. A chaque fois je me dis ,bon ben, j'ai tout dit, et puis après tout je ne suis pas rester tellement longtemps à Pau, alors je pense que, comme disait Faulkner: *un charriot au fond du tonneau...* et puis non, ça recommence, de nouveau j'ai envie d'écrire quelque chose qui se situe à Pau. Avec....

Evidemment, ça devient de plus en plus imaginaire cette idée, l'idée que j'invente plus que je ne m'en souvient.

### **J-J B:**

C'est une ville d'autant plus imaginaire que, je présume que Pau maintenant et Pau à cette époque là c'est deux villes totalement différentes.

### **R.G:**

Ben, je crois que ça n'a plus aucun rapport. A l'époque c'était une ville qui avait connu une splendeur surtout au XIXème siècle, du temps des anglais, c'était une ville anglaise presque à ce moment là. Et puis ensuite, il y avait eu une lente décadence, les anglais avait préféré d'abord Biarritz ensuite la Côte d'Azur. La ville s'endormait un peu. Elle s'est réveillée pendant la dernière guerre et puis surtout avec la découverte du gaz naturel de lac et c'est devenu tout à fait autre chose.

.....un bon souvenir.

### **J-J.B:**

Quand vous en parlez, vous en parlez quand même comme d'une ville qui est en train de presque disparaître. Enfin, on a l'impression un peu comme si plongé dans la mer, Pau est plongé dans un espèce de passé très doux mais qui, petit à petit l'a fait disparaître, efface les contours.

### **R.G:**

C'est à dire que, il y avait une courbe, je sentais, de la ville, qui coïncidait d'ailleurs avec la courbe du siècle jusqu'à la guerre de 39, où il y avait un lent déclin, comme ça, c'est ce qui s'est, la France aussi était dans un lent déclin jusqu'en 39. Et c'est d'ailleurs ça qui m'a donné envie de faire ce roman le Palais d'hiver ou en plus j'avais trouvé un personnage, une femme qui suivait la même courbe, qui avait eu un

moment pas de splendeur mais d'illusion, et puis qui petit à petit était mangée par la vie.

**J-J B:**

Vous étiez à Pau parce que vos parents avaient un magasin à Pau, un magasin de lunetterie.

**R.G:**

Ils en avaient même trois, enfin ils en avaient deux à Pau et un au *Lorrent*.

**J-J B:**

Et quand vous parlez de ces commerces, de façon générale d'ailleurs, mais de ceux-là en particulier, vous en parlez toujours comme de quelque chose qui étant très précisément, qui ne peut pas ne pas faire faillite, qui ne peut pas ne pas disparaître petit à petit.

**R.G:**

C'est pas tout à fait exact parce que les commerces d'optique, finalement marchaient bien. Ce qui a mal marché ensuite, c'est que, bon mes parents étaient des petits bourgeois français typiques, c'est à dire travailleurs, âpres aux gains, économes, et puis avec des coups de folie qui faisaient qu'ils perdaient tout d'un seul coup. Alors leur coup de folie à eux, ça a été de vendre ces commerces optiques, qui étaient le métier qu'ils savaient faire et puis d'acheter un cinéma, ils ne connaissaient rien au cinéma et en plus ils se sont fait roulés, ils ont acheté un cinéma dans un quartier maudit, enfin qui était au delà du gave, donc les gens de la ville n'y allaient jamais, enfin, et ceux qui étaient dans ce quartier là, quand ils voulaient se distraire, ils refranchissaient le pont et puis ils montaient en ville. Donc en trois ans, on était alors ruiné mais complètement, il nous restait plus rien.

**J-J B:**

Et en même temps, ce qui vous est resté à vous, enfant, c'est l'idée d'un espèce de cinéma magique en fait,... de films que vous voyiez tout le temps et qui étaient finalement le vraie décor de votre vie.

**R.G:**

Ben, un enfant ne peut, enfin un adolescent plutôt ne peut avoir que la tête tournée, pas par le cinéma, c'est si on l'immerge dans le cinéma, et là c'était mon cas puisque il y avait les programmes chaque semaine qui se renouvelaient, il y avait les séances, douloureuses parce qu'on comptait les spectateurs qui entraient puis la sonnette sonnait désespérément dans la rue vide, enfin c'était affreux. Et puis on recevait les programmes, les informations, les journaux corporatifs qui donnaient des nouvelles de ce paradis si lointain mais si proche en même temps qui était Hollywood. Donc j'étais complètement grisé par le cinéma. Et puis comme ça, plus ça allait mal, moins mes parents s'en occupait, plus ils me laissaient mettre le nez dans ce cinéma, à la fin je faisais la cabine, j'étais projectionniste, j'allais chercher des films à la gare sur le cadre de mon vélo, je distribuais des prospectus dans les boîtes aux lettres, je rédigeais des programmes, tout en étant au lycée d'ailleurs. J'ai eu une double vie, d'ailleurs ma vie de cinéma j'en avais un peu honte par rapport à ma vie de lycée. Dans ces petites villes, la respectabilité, le "qu'en dira-t-on?" ça compte énormément.

**J-J B:**

En somme les premiers textes que vous avez écrits, c'est des textes prospectus pour des films.

**R.G:**

Oui, les programmes qu'on distribuait dans le cinéma, ah c'était un article aussi j'avais treize ans, dans un journal local sur la réouverture de la saison de ski.

**J-J B:**

Et ce cinéma des années trente, aussi bien dans cinéroman ou dans des nouvelles, on a l'impression qu'il vous est resté extrêmement présent.

**R.G:**

C'est inévitable enfin bon, c'est pas à tout le monde qu'il arrive une aventure comme d'avoir un cinéma à soi, avec tous les drames d'ailleurs que ça a impliqué, le mauvais matériel. Il y avait des vieux projecteurs qui tombaient tout le temps en panne. Alors le dimanche matin, le dimanche matin était un moment où l'on pouvait retrouver les camarades et puis les demoiselles de l'époque. On les retrouvait à la sortie de la messe en générale. Alors, et moi le dimanche matin j'allais de mettre les mains dans le cambui pour essayer de réparer les projecteurs, et quand j'avais fini, je me trouvais tellement sale et couvert de cambui que je n'avais pas le cœur d'aller rejoindre les garçons et les filles qui paraient à ce moment là dans la ville.

**J-J B:**

Vous vous sentiez un peu exclu du fait de cette espèce de double activité.

**R.G:**

Oui, c'était ambigu parce que, en même temps, bon des fois j'étais très fier d'avoir un cinéma par rapport aux copains, puis d'autres fois j'avais honte parce que c'était un cinéma minable.

**J-J B:**

Et est-ce que vous êtes tombé amoureux d'une actrice à ce moment-là?

**R.G:**

Oh oui, avec plein d'actrices! Pas plein, non non, j'avais mes choix. J'aimais beaucoup dans le fond les comédies musicales de la Warner "La chercheuse d'or", "42ème rue", sans même avoir compris que c'était Busby Barkley qui était le responsable de tous ces ballets. Alors il y avait des, toutes les actrices qui jouaient dedans, je les aimais beaucoup, oui.

**J-J B:**

Et le cinéma vous avait privé quand même d'un plaisir qui a été très important pour vous avant, c'était le ski.

**J-J B:**

Parce que le ski, c'était pas quelque chose d'aussi fréquent à l'époque qu'aujourd'hui. Quand est-ce que vous êtes monté sur des planches, comme on dit, la première fois?

**R.G:**

Je crois que c'est à l'âge de 11 ans. Alors c'était facile d'aller à Gourette, enfin en car. Mais on était les pionniers, on était vraiment les premiers, alors il n'y avait aucune remontée, inutile de le dire et il n'y avait même pas d'hôtel, à l'heure du casse-croûte on se réfugiait dans le car avec une boîte en fer contenant le casse-croûte. Et à peine, dans le fond, j'ai pris goût au ski qu'il a fallu l'abandonner puisqu'on y allait le dimanche au ski, et là, le dimanche il y avait le cinéma. Mais, et pourtant ça a été, je crois, la passion la plus durable de ma vie le ski.

**J-J B:**

Et là on vous voit sur cette photo, vous avez 11 ans, 12 ans?

**R.G:**

Oui, j'ai 11 ans ou 12 ans. C'est à Gourette, avec des skis très primitifs qu'on faisait faire chez un menuisier de village qui s'appelait *Villecamp*, dont les fils étaient des champions d'ailleurs.

**J-J B:**

Et les fixations, je présume étaient primitives aussi.

**R.G:**

Oui, c'était même pas les longues lanières mises à la mode ensuite par *Emile Allay*, c'était même pas les *candars* qui ont précédé, c'était des fixations en cuir avec juste un ressort derrière pour fixer un petit peu le talon, quand même au ski. Mais on s'amusait bien!

**J-J B:**

Mais vous n'êtes pas aller jusqu'à la compétition à ce moment-là?

**R.G:**

Non, enfin je n'ai jamais fait beaucoup de compétition sauf des compétitions d'enfants, et puis, beaucoup plus tard alors avec des copains on a inventé les championnats du monde de ski des journalistes, qui étaient pas très sérieux, enfin certains diront peut-être que c'était des championnats du monde de vin blanc! Mais enfin, ça nous a promenés un peu partout à *Miribelle* en France, en Suisse, en Pologne, en Slovénie.

**J-J B:**

Et vous continuez maintenant?

**R.G:**

Je viens d'arrêter parce que j'ai mal dans les genoux, il faut s'arrêter, hélas!

**J-J B:**

Après vos études à Pau, vous êtes devenu ce qu'on appelle pion, c'est à dire comme on dit maintenant surveillant, mais à l'époque on disait pion, on disait c'est vraiment du pionnicat!. Et vous avez écrit une nouvelle dans laquelle il était question de *Pionville*, et on a l'impression que pour vous ça a été quand même une énorme punition.....

**R.G:**

D'abord, c'était à la suite des déboires du cinéma qui ont fait que la famille a éclaté, on s'est dispersé, mon père d'un côté ma mère de l'autre, ma soeur restant avec ma mère et moi pion, parce ce qu'il fallait bien que je gagne ma vie si je voulais continuer les études. La première année j'étais à *Prades* dans les Pyrénées orientales, et comme j'étais le seul bachelier de la boîte, c'était une petite école première supérieure, on m'a nommé surveillant général. Ca voulait dire "bonne à tout faire" enfin, ça voulait dire que je réveillais l'école le matin, je surveillais toutes les récréations, toutes les études, s'il manquait quelque professeur qu'il soit, malgré mon incompetence je le remplaçais, s'il me restait une ou deux heures de libre je donnais des leçons particulières de latin et d'anglais aux enfants du directeur, et puis il y avait la promenade, il y avait le parloir, enfin bon.

L'année d'après j'étais à Clermont-Ferrand, et c'est là où j'ai décrit *Pionville*, parce que c'était une très grande école qui s'appelle *Amédagasqué* qui existe toujours et où il y avait tout un grand appareil de surveillants, de professeurs.

**J-J B:**

Et c'était ..., est-ce que les écoles à ce moment-là étaient des espèce de bagnes comme on imagine dans les films de *Vigault* ou, si c'était beaucoup plus n'importe quoi?

**R.G:**

Non, non pas du tout. Je ne peux pas dire que les pions, on étaient très heureux parce que le but de tout ça c'était de poursuivre des études, alors on ne se sentaient pas plus intelligents que ceux qui n'avaient que ça à faire, pas plus courageux non plus ni plus travailleurs, donc on se disait qu'on avait peu de chance de réussir, et que, bon, peut-être il y aurait la guerre, alors là, s'il y avait la guerre, on aurait plus de problème à se poser, on serait officier et rapidement tué comme ça se passait dans la guerre de 1914, on projetait des schémas de 1914 toujours, évidemment, sur la guerre à venir.

**J-J B:**

Et c'est vrai que le début de 1914, ça a été la boucherie de tous les apprentis professeurs, les jeunes professeurs, les jeunes médecins etc...

**R.G:**

Oui, biensûr.

**J-J B:**

Et vous voyiez la guerre.....

**R.G:**

On la voyait comme ça la guerre, oui.

**J-J B:**

Et puis, donc qu'est-ce qui s'est passé pour cette guerre? Vous avez été mobilisé tout de suite?

**R.G:**

Je n'ai pas été mobilisé tout de suite mais j'ai été mobilisé en mars ou avril 1940, et dans la coloniale d'ailleurs. J'ai été envoyé faire un ploton d'élèves aspirant à Bordeaux, et puis un jour il y a eu le début de l'offensive allemande; nous avons été transformé en compagnie de marche: il n'a plus jamais été question d'élèves aspirants, mais, on nous a gardé presque trois ans parce que, pour faire l'armée d'armistice et l'armée d'Afrique qui....

**J-J B:**

Oui, ce qui était quand même une situation assez rare, parce que ou les soldats étaient prisonniers ou ils étaient démobilisés.....

**R.G:**

Nous on disait carrément qu'on était prisonniers des français parce que on appréciaient pas du tout, surtout que j'ai été envoyé en Afrique du nord et à Constantine on a reconstitué un régiment de zouaves qui avait dû être anéanti en 1940, et c'était une année très très dure ou les officiers qui étaient là nous punissaient d'avoir perdu la guerre et ça se traduisait en marche forcée dans le sud, en punitions d'un autre âge comme la pelote ou le tombeau enfin...

**J-J B:**

C'est quasiment les bataillons de l'Afrique de.....

**R.G:**

Non, c'étaient pas les bataillons de l'Afrique parce qu'il y avait aussi les bataillons de l'Afrique, c'était encore pire, mais enfin c'était pas drôle du tout, moi j'ai vu, on ne pourrait pas le croire aujourd'hui, j'ai vu des gens mourir en marchant. Quand on faisait des grandes marches forcées vers le sud, au sud de l'..... saharien, on avait des, à la place de l'ambulance qui ramassent les traînards d'habitude, il y avait un détachement qui vous ramassait à coups de pied, à coups de crosse.

**J-J B:**

Jusqu'à l'endroit.....

**R.G:**

Oui. Alors on a fait des manoeuvres sur la frontière tunisienne en plein mois d'août, et en dix jours de marche il est mort cinq hommes et trente mulets, ce qui prouve que les hommes sont plus résistants que les mulets.

**J-J B:**

Et ça a duré, cet enfer, pendant un an.

**R.G:**

Ca a duré un an, mais la vie militaire n'a pas cessé pour autant parce qu'on a été renvoyé en France et là je me suis retrouvé à Saint Etienne dans un régiment ou par

un coup de chance quand même j'ai pu passer l'hiver au Mont d'or dans une section de .....

**J-J B:**

Alors vous avez renoué avec le ski...

**R.G:**

...le ski, encor que l'armée vous dégoûterait de tout, même du ski.

**J-J B:**

Vous dites d'ailleurs à propos de l'armée cette phrase que je trouve extraordinaire : "Il faut avoir l'âme bien basse pour vouloir commander à son semblable."

**R.G:**

C'est encore plus général que l'armée, ça s'applique à la politique, ça s'applique aux entreprises, ça s'applique...

**J-J B:**

Mais enfin, ça s'appliquait particulièrement à l'armée à ce moment là.

**R.G:**

Oui.

**J-J B:**

Et ils ont fini par vous démobiliser quand même.

**R.G:**

Ben, c'est pas eux qui nous ont démobilisés, c'est les allemands qui, quand ils ont renvoyé la zone sud, qui nous ont vidé de la caserne. Je me trouvais à Clermont-Ferrand à ce moment là, et je crois que j'y serais encore si.....

**J-J B:**

Et les allemands ont supprimé l'armée..... française....

**R.G:**

Ils l'ont supprimée. J'ai réussi à me retrouver bêtement civile tout à coup.

**J-J B:**

Et à ce moment là vous êtes reparti?

**R.G:**

Non, non, je suis resté à Clermont-Ferrand parce que j'avais une moitié de licence commencée avant la guerre à Clermont-Ferrand justement, alors je me suis dit autant la finir, et c'est là ou bon, pendant les guerres c'est l'horreur, et puis on sait tous ce qui s'est passé pendant la guerre et l'occupation, et même temps si on est jeune et si on passe à travers tout ça, il y a des chances aussi qui se présentent. Là, ma chance ça a été de retrouver une femme qui avait été professeur à Bordeaux, pendant que j'étais pion à Bordeaux, qui se cachait à Clermont, et grâce à elle j'ai été introduit dans une bande ou il y avait des gens très très éminents, ou il y avait les mathématiciens *Laurent Schwarz* et *Elie Schnerouvit*, il y avait le philosophe

DeSanti, il y avait le grand avocat Pierre Stibe, et ces gens là m'ont..., moi j'étais un plouc, j'étais vraiment un plouc, ces gens-là m'ont tout appris, ils m'ont fait lire Faulkner et Kafka, j'ai compris que j'avais été idiot de me désintéresser des mathématiques. Bref, bon grâce à eux j'ai été tout d'un coup mis dans le coup.

**J-J B:**

Et dans le coup de la résistance aussi...

**R.G:**

Oui, alors en même temps, ma mère à ce moment là avait remonté une affaire d'optique à Tarbes. Alors je faisais un peu la navette entre Tarbe et Clermond-Ferrand. De temps en temps on lui piquait son ouvrier pour l'envoyer au STO, alors j'allais remplacer l'ouvrier et ça m'a amené à trouver des filières pour passer en Espagne parce que j'avais toujours des copains à Clermont qui avaient envie de partir et de passer en Espagne. Et puis tous ces gens que j'ai connu à Clermont étaient mêlés de près ou de loin à la résistance, bon, avec des variantes parce que il y avait pas mal de trotskistes parmi eux, et les trotskistes n'étaient pas pour la résistance, ils étaient plutôt pour une résistance tout azimute. Ils répétaient volontiers: "Cette guerre n'est pas notre guerre, cette révolution n'est pas notre révolution." Leur grande..... c'était de faire déserteur de jeunes soldats allemands. Après on ne savait plus quoi en faire: fallait les habiller, fallait les nourrir, fallait les loger.

**J-J B:**

Alors on les envoyait dans le maquis?

**R.G:**

Si vous voulez, ils ne voulaient pas toujours.

**J-J B:**

Oui, parce que beaucoup de ces gens dont vous venez de parler étaient déjà inscrits au parti communiste à ce moment là.

**R.G:**

Bon, il y avait les communistes, il y avait des trotskistes.....

**J-J B:**

Et ça arrivait à s'entendre.....

**R.G:**

Oui, à peu près, oui.

**J-J B:**

Et puis il y a eu la Libération.

**R.G:**

Alors là je me trouvais à Paris...

**J-J B:**

C'est là où vous étiez monté à Paris.



**R.G:**

J'étais monté à Paris, d'abord parce que à *Tarbes*, chez moi, ça commençait à sentir mauvais, et puis parce que, on s'étaient tous dit qu'assister à la Libération à Paris ça serait quand même plus rigolo que d'y assister de Clermont-Ferrand ou de Tarbes. Et là, toujours par les hasards, et puis toujours la même bande d'ailleurs, j'ai été dans un groupe qui a été chargé d'occuper l'Hôtel de ville.

**J-J B:**

Et vous avez libéré l'Hôtel de ville?

**R.G:**

Enfin, j'étais pas tout seul, je crois qu'on était quinze-cent ou deux-mille à la fin, mais c'était, je crois que c'était la semaine de ma vie la plus amusante.

**J-J B:**

Et c'est là ou vous avez rencontré Stéphane qui lui aussi libérait l'Hôtel de ville... pour le compte des gaullistes

**R.G:**

Oui mais, à l'époque on était en conflit avec Stéphane parce que Stéphane, si vous voulez, représentait le pouvoir militaire à l'Hôtel de ville, il avait ramassé des flics à la préfecture de police, il leur avait donné des fusils, il avait pris des bleus de chauffe dans le bazar de l'Hôtel de ville pour faire, pour jouer à la condition humaine, ou à l'espoir, plutôt à l'espoir, et puis il a mis des tyrans aux fenêtres, bon donc c'est lui qui faisait la défense militaire de l'Hôtel de ville, et nous ont s'étaient emparé du bureau du préfet....., et on commandait par téléphone ou par des messagers un peu tout Paris en attendant qu'arrivent les vraies autorités de De Gaulle.

**J-J B:**

C'est à dire, vous vous étiez l'administration et lui était l'armée.

**R.G:**

Voilà. Et alors, on était tout le temps en conflit. Je me rappelle, vous savez, des fois on m'envoyait comme ça en mission dans le XVIIIème arrondissement ou ailleurs. Jean Venet rien que pour nous embêter, il avait changé les laissez-passeés, alors on ne pouvait plus rentrer. Mais après on est devenu, les années passant on est devenu très amis, enfin j'ai beaucoup d'estime pour lui.

**J-J B:**

Ce qui est très étonnant, c'est ça, c'est ce côté, bon à la fois bon très tragique, ça a tiré, il y a eu des morts, et en même temps ce côté grand jeu, grandes vacances; un peu Jules Verne, enfin.

**R.G:**

Oui oui, c'était grisant, et puis c'est un c'est un, rien que le lieu à explorer, ce ce cet immense hôtel de ville il y a toujours des coins et de recoins qu'on ne connaissaient pas et qu'on allait avoir. Et ce qui était drôle, c'est que les derniers jours les huissiers étaient revenus. Des huissiers à...

Et puis ils ont commencé à dire: "Oui, on en a vu des choses, il en est passé des gens ici" et puis, ben un beau jour ils s'en vont et puis nous on reste!

**J-J B:**

Ben oui, il y a quand même eu une permanence chez les huissiers de l'Hôtel de ville.

**J-J B:**

Donc c'est à ce moment-là que vous commencez à être journaliste.

**R.G**

Oui, ça s'est fait un peu par hasard.

**J-P B:**

Mais il y avait beaucoup de journaux, mais de tout petits journaux, parce qu'il n'y avait pas de papier, c'était très compliqué, non?

**R.G:**

Oui, seulement il y avait les journaux qui avaient paru dans la clandestinité qui avaient le droit au fond de paraître au grand jour, qui avaient une vague attribution de papier, et justement le mouvement auquel appartenait Stibe et les autres avaient des journaux qui dépendaient de lui. Et on m'a, alors je ne sais pas pourquoi, on est étiqueté avant de n'avoir rien fait. Bon, dès ma petite enfance on a décrypté que j'étais un littéraire. Pourquoi, je n'en sais rien, je n'étais même pas bon en français! Et puis là, à la Libération, on m'a aiguillé vers les journaux, et oui on a dit toi tu vas aller en renfort dans les journaux. Et c'est comme ça que je m suis retrouvé dans un tout petit journal qui s'appelle "Libertés", qui était fait par un typographe qui s'était emparé du logement de fonction du directeur de *Seitung* au 120, rue Réaumur, là où il y avait dans le fond tous les journaux, et qui faisait ça un peu tout seul, alors je lui ai pris une page sous différents pseudonymes je faisais le théâtre, le cinéma, les livres, les expositions. Et puis, il y a eu du renfort qui est venu très vite, il y avait aussi François Erval, il y avait Lochac. On m'a même dit que Georges Orwell s'était intéressé à ce journal. Et ça c'est un des, quand même un des tourments de ma vie, c'est que je n'arrive pas à me rappeler si j'ai connu ou pas Georges Orwell.

**J-J B:**

Ah ça c'est extraordinaire!

**R.G:**

Oui oui.

**J-J B:**

Et puis après Libertés il y a eu Combat, biensûr.

**R.G:**

Oui alors il y a eu d'autres hebdomadaires, enfin passons. Et puis j'ai croisé Camus dans l'escalier, quand on me demande où j'ai connu Camus, j'ai toujours envie de répondre dans un escalier.

**J-J B:**

Oui parce que tous les journaux étaient au même endroit en fait.

**R.G:**

Oui, il y avait Combat, il y avait Franc-tireur, il y avait Défense de la France qui est devenu France Soir, plus des tas d'hebdomadaires.

**J-J B:**

Carrefour et tout ça...

**R.G B:**

Non, Carrefour non, mais il y avait Libertés, il y avait Volonté, il y a eu *Elle* ensuite, il y a eu "France Dimanche" tout ça enfin bon...Et moi j'ai été vingt ans journaliste sauf une année j'ai, toute ma carrière s'est déroulée dans cet immeuble, qui n'existe plus d'ailleurs, ce qui m'emplit de mélancolie. Et donc j'ai croisé Camus dans l'escalier, alors il n'a jamais manqué d'ennemis Camus, et il a été attaqué très violemment à l'époque dans un journal démocrate chrétien l'Aube, le journal de *Bidot*, ou on disait que Camus Sartre tous ces gens-là c'étaient des existentialistes, donc des disciples de guerre, donc des nazis...

**J-J B:**

Ca se disait déjà!? C'est pas nouveau ça!

**R.G:**

Oui oui. Non, c'est pas nouveau . Ca c'est du octobre 1994. Et alors j'avais fait un article pour prendre la défense de Sartre et de Camus, ils n'avaient pas besoin de moi évidemment. Mais enfin Camus m'a remercié dans l'escalier et puis il m'a proposer très vite de venir à Combat.

**J-J B:**

Et Combat est devenu très vite le journal le plus important.

**R.G:**

Et qui était déjà, dès la Libération, c'est devenu le journal des intellectuels, enfin un journal qui était, qui ne ressemblait pas ux autres. On avait envie d'écrire, enfin de travailler.

**J-J B:**

Et différent à cause de l'équipe qui le faisait.

**R.G:**

Oui, alors l'équipe de Combat, bon c'était essentiellement Camus et Piat, mais il ne faut pas croire que c'étaient des écrivains égarés dans le journalisme, c'étaient des pros, absolument des professionnels. Ils avaient..Piat avait travaillé dans toute sorte de journaux, Camus avait été secrétaire de rédaction c'est à dire metteur en page à France Soir avant la guerre et il en avait gardé un grand dégoût mais aussi quand même un côté technique très très fort, il était capable de faire le journal tout seul et Piat de même. Alors donc c'était une très bonne école et en même temps c'était un milieu ou tout le monde avait écrit, projetait d'écrire, venait d'écrire. Une chose très

significative, enfin presque caricaturale mais vrai : quand j'étais à l'Hôtel de ville, on en parlait tout à l'heure, un moment je recevais les journalistes qui venaient ..... et je reçois le journaliste de Combat à un moment un petit peu difficile ou il y avait des chars qui tiraient sur la place de l'Hôtel de ville. Il me demande pas ce qu'il se passe, il me dit: "Vous savez, j'ai deux romans qui vont paraître chez Gallimard. Et ça c'était un petit peu le climat qui régnait à Combat, ou en plus de la rédaction il y avait des tas d'écrivains importants qui donnaient des articles tout le temps, enfin il y a eu *Georges Bataille*, *Leris*, même *Bernanos*, même le père Gides a écrit dans Combat.

**J-J B:**

Et c'était en même temps un journal sérieux parce que c'est la fameuse histoire de Camus qui demande des papiers à Sartre quand Sartre est aux Etats-Unis, et Sartre en fait également pour le Figaro, et les papiers de Sartre pour Camus sont d'un ennui fatal avec des statistiques des choses comme ça, et ceux du Figaro sont très drôles parce que c'est sa vie aux Etats-Unis, et Camus qui disait: "Et si c'était le contraire."

**R.G:**

Oui bien sûr il avait gardé ses articles les plus pinpants pour le Figaro!

**J-J B:**

Pensant que c'était pas bien.....

**R.G:**

Je ne sais pas pourquoi, mais enfin tout ça c'était, on avait mal pris ça enfin...

**J-J B:**

Et c'est à Combat que vous rencontrez Pascal Piat.

**R.G:**

Alors évidemment, bon Camus me dit .....

**J-J B:**

Piat c'est une légende. Piat vous lui avez consacré un livre superbe qui s'appelle Pascal Piat ou le droit au néant et d'abord est-ce qu'il n'y a pas déjà une contradiction entre le devoir d'amitié et le droit au néant?

**R.G:**

Alors Piat avait interdit qu'on parle de lui après sa mort, qu'on écrive sur lui et même qu'on annonce sa mort. Alors le devoir je ne sais pas très bien où il est, mais moi j'avais envie enfin dans le fond d'écrire ce livre pour moi-même, pour essayer de comprendre où j'en étais par rapport à lui et finalement, après avoir terminé le livre, mes idées étaient encore plus confuses et je crois que je n'aurais jamais le fin mot de cet homme tellement mystérieux et plein de contradictions.

**J-J B:**

Il faudrait expliquer un peu qui ils étaient quand même.

**R.G:**

Oui, il ne faudrait pas en faire un saint, c'est ça bon il avait d'énormes défauts enfin. Piat d'abord, il a toute sa vie choisi l'obscurité, la clandestinité enfin. Il n'a pas attendu la guerre pour mener des vies clandestines puisque une grande partie de son activité ça a été de publier des romans érotiques sous le manteau ou d'en faire le commerce à une époque où l'on tombait sous le coup des lois très facilement. Il a fait aussi des faux littéraires carrément dont un faux Baudelaire Les années de Bruxelles qui a été pieusement recueilli dans la Pléiade, qui en a été expulsé depuis mais enfin c'est un exploit quand même. D'autre part, bon ce garçon qui était orphelin de la guerre de 1914, qui s'était élevé tout seul, qui a l'air d'un autodidacte en fait n'est moins autodidacte que lui, en fait il savait tout, il avait tout lu, aidé par une mémoire qui est monstrueuse enfin presque malade, c'est à dire que Piat pouvait réciter toute la poésie qui a été imprimée au XVI et XVIIèmes siècles mais il pouvait aussi réciter le résultat de tous les combats de boxe depuis 1900 ou les résultats de toutes les élections cantonales depuis les débuts de la troisième République ou quelques petits quatrains sans grande importance de Tristan Bernard enfin il savait tout par cœur, et alors il a eu des amis aussi très précieux, il a été un ami d'adolescence de Malraux. Ils ont fait les quatre-cent coups ensemble. Piat m'a raconté qu'ils allaient chanter dans les courts pour gagner un peu d'argent. Ils ont été chineurs c'est à dire qu'ils cherchaient des bouquins pour un bouquiniste du passage de la Madeleine *René-Louis Loyon* donc il a eu un moment de célébrité. Après Piat c'est retrouvé soldat dans le même régiment que moi en Afrique du nord au troisième zouave...

**J-J B:**

Mais pas à la même époque.

**R.G:**

Vingt ans avant. Ce qui l'a empêché d'ailleurs, on l'a mis en prison pour qu'il n'aille pas rejoindre Malraux en Indochine. Et puis il a eu d'autres amis, *Eddy Dupéron*, le plus grand écrivain néerlandais, à qui est dédiée d'ailleurs la Condition Humaine de Malraux. Il a eu le peintre Masson, enfin il a connu tout le monde et en même temps en disant toujours que le silence était préférable de sorte qu'il est peut-être le seul auteur ayant eu un livre de poèmes sur le point d'être publié chez Gallimard, l'a retiré en disant que c'était encore plus beau de se taire. Alors c'était un nihiliste, un personnage complètement désespéré et il a été envoyé à Alger en 1938 pour faire un journal de gauche à Alger parce qu'il n'y avait pas de journal de gauche à Alger, il a fait Alger Républicain comme il n'y avait pas beaucoup d'argent, c'était dans le fond un petit peu à l'avance ce qui s'était passé à Combat ensuite à la Libération. Comme il n'avait pas beaucoup d'argent, il a embauché des débutants, parmi ces débutants il y avait Albert Camus, et alors la rencontre a été extraordinaire parce que Piat qui détestait publier était très content d'avoir des amis qui écrivent dans le fond à sa place ou tout au moins ce qu'il pensait. Camus qui était en plein moment où il faisait sa théorie de l'absurde trouve l'incarnation vivante de l'absurde devant lui. Alors ça a très très bien marché. En plus ils ont mené une grosse bagarre contre le gouvernement général, contre la censure, finalement le journal a été interdit en janvier 1940, et simplement ça a marché tant que Camus en était à sa description de l'absurde. Le jour où Camus a entamé la partie positive et optimiste de son oeuvre, c'est à dire avec la Peste, avec l'Homme révolté, ça n'allait plus quoi, et Piat ne

pouvait pas le suivre de ce côté-là et il y a eu une brouille qui pour moi je trouvais que c'était                   exemplaire c'était un peu la fin du monde quand je les ai vus se bruoiller.

**J-J B:**

Et Piat était revenu à ce moment-là en France, bien avant la brouille.....

**R.G:**

Oui, içi a été un homme très important de la résistance, il a fait "Combat Clandestin", il a quitté ensuite Combat Clandestin parce qu'il avait ensuite des fonctions encore plus importantes, il était un des membres supérieur du conseil national de la résistance, sans y croire à mon avis, c'est vraiment le sceptique, le nihiliste, le désespéré.

**J-J B:**

Mais il avait été arrêté en 1940 déjà. Enfin arrêté, convoqué par un inspecteur de police qui lui avait dit:"Ecoutez, soyez un peu prudent parce que tout le monde le sait".

**R.G:**

Oui mais ça bon, c'était un peu général, les gens étaient...les plus grands résistants étaient souvent très imprudents.

**J-J B:**

Et à la Libération donc il se retrouve à la tête de Combat.

**R.G:**

Il se retrouve directeur de Combat et il reprend ses habitudes qui sont.....Malraux disait que quoique Piat entreprenne il s'arrangeait toujours pour le transformer en bagne. C'est ce qu'il a fait à Combat, il y était 20 heures sur 24, il arrivait avec ses pantoufles et son thermos à café et puis tout le journal lui passait par les mains. Il faisait la maquette, les titres, les sous-titres, les inters, il disait dans quel caractère chaque chose devait être composée, il donnait des idées à tout le monde. Et alors évidemment il m'a beaucoup appris parce que assez vite il a vu que j'étais un peu sérieux ou un peu travailleur, je ne sais pas comment il faut dire et il m'a assis à sa table et je me suis mis à faire comme lui, et dans le fond enfin je veux dire le journal Combat c'était...enfin Camus était un peu le drapeau du journal mais l'homme qui fabriquait tout c'était Piat.

**J-J B:**

Ce que vous dites sur les publications c'est d'autant plus vrai que, finalement sa seule activité régulière à la fin de sa vie c'était de faire de la critique littéraire.

**R.G:**

Alors ça c'est parce que dans le fond c'est une chose à porter à l'actif d'un homme qui n'inspire pas toujours une grande sympathie qui était monsieur *Amori*, le patron du groupe de presse et vraiment par amitié pour Piat il lui a confié un feuilleton littéraire dans Carrefour.

**J-J B:**

L'oeuvre de Piat finalement qui reste maintenant, c'est en effet une oeuvre critique, c'est le recueil de ses articles de Carrefour, enfin pas de tous ses articles car il en a écrit tellement et l'Enfer de la Nationale c'est à dire le catalogue de tous les livres dont la consultation était interdite à la Bibliothèque Nationale autrefois. L'enfer n'existe plus maintenant si j'ose dire.

**R.G:**

Les critiques de Piat en fait c'était plutôt des articles d'érudition que de critique, c'est à dire que à propos de quelque auteur que ce soit, il y a un flot de souvenirs de sa mémoire monstrueuse qui réapparaissait, tantôt anecdotique tantôt au contraire d'une fabuleuse érudition. Et alors l'enfer de la Nationale ça a été le dernier enfer de Piat sur cette terre, un catalogue absolument prodigieux de tout ce qu'il y a dans cette partie de la Nationale; ça ne raconte pas le contenu des livres mais c'est la description minutieuse de l'ouvrage, le format, l'imprimeur enfin le véritable nom de l'auteur, ou est-ce que ça a été vraiment fait puisque c'était toujours des livres clandestins les trois quarts du temps ou tout était faux enfin aussi bien l'achevé de l'imprimé que le nom de l'auteur ou le nom de l'éditeur alors il était obligé évidemment de se recenser lui-même là-dedans puisqu'il en a commis tellement enfin. Et c'est un travail en deux volumes, un travail de bénédictin, il y a passé les dernières années de sa vie, c'est confondant.

**J-J B:**

Donc avec Piat, Camus, Camus qui est quelqu'un qui a joué un rôle très important dans votre vie.

**R.G:**

Oui, j'ai dit comment il m'avait embauché à Combat, donc il a fait de moi un journaliste et puis ensuite....et puis il fallait voir la manière aussi... bon c'est à dire que....Pourquoi il prenait des gens comme moi finalement? Il prenait des gens comme moi parce qu'il avait travaillé à Paris Soir et qu'il en avait gardé un dégoût extraordinaire de ce qu'il appelait la presse de midinette , et il m'a dit...d'une part à Combat il n'avait pas d'argent alors il fallait prendre des débutants, il ne pouvait pas se payer de grands journalistes et puis en outre il avait pris quelques journalistes de Paris Soir et il m'a dit:"je vais les...quand je trouve des gens comme toi, je vais les mettre à la porte pour prendre des jeunes comme toi parce qu'il détestait cet esprit du Paris Soir d'avant-guerre. D'autre part, il avait une sorte de chaleur, une des premières choses qu'il m'a dit c'est:"je ne te laisserais jamais tomber." Surtout quand on est jeune ça vous va droit au coeur. La façon d'ailleurs dont Piat et Camus abordaient Combat ça pourrait se résumer en deux phrase. Piat nous a dit:"On va essayer de faire un journal raisonnable et comme le monde est absurde ça va échouer", ça n'a pas rater d'ailleurs, et Camus a dit:"Je te ferais faire des choses emmerdantes mais jamais des choses dégueulasses.

**J-J B:**

Et vous êtes resté lié à Camus jusqu'à sa mort, après vous avez fait des oeuvres complètes de Camus et vous avez publié un volume sur Camus.

**R.G:**

Oui parce que...alors il ne s'est pas borné à faire de moi un journaliste, il a aussi un peu fait de moi un écrivain puisque donc il y avait cette émulation à Combat alors j'ai eu envie de voir si je savais faire comme les autres donc j'ai essayé de faire un livre mais c'était un essai sur la justice, sur le fonctionnement de l'appareil judiciaire plus exactement, fortement teinté de phénoménologie parce que c'était la philosophie en circulation à l'époque bien que *Merleau-Ponty* me disait toujours:"Vous, vous êtes un anarchiste bergsonnien!"Ca me plaisait bien d'ailleurs cette définition. Alors Camus m'avait toujours dit:"Si tu fais un livre, tu me le donnes", puisqu'il avait une collection chez Gallimard qui s'appelait Espoir, et je lui ai donné ce livre qu'il a publié, et tant qu'il a vécu c'est lui qui s'est occupé de mes livres chez Gallimard, et aujourd'hui je trouve que c'est un retour du destin très très bizarre et auquel je n'arrive pas à m'habituer et qui fait que c'est un peu moi qui m'occupe de ces livres à mon tour.

**J-J B:**

Et oui ce livre s'appelait...s'appelle toujours d'ailleurs "Le rôle d'accusé", il faudrait bien le rééditer d'ailleurs car je crois qu'il est épuisé et c'est un livre sur la justice. La justice pour vous, tout ce qui est autour de la justice, du procès, de la culpabilité c'est quand même j'allais dire le pain quotidien du journaliste.

**R.G:**

Oui, peut-être parce que c'est ma nature...pour la culpabilité je ne crains personne et alors il est arrivé une chose très curieuse c'est que la première fois ou je suis allé dans une salle de cour d'assise ou de cour de justice, puisque j'ai suivi beaucoup de procès au moment de la Libération, donc la première fois ou je mettais les pieds dans le palais de justice, je ne savais pas très bien par où entrer etc...et je poussais une porte et je me suis retrouvé dans le boxe des accusés!...et c'est sur les bancs d'ailleurs ensuite de la presse de l'autre côté que j'ai connu *Claude Roi*, que j'ai connu *Maurice Clavel* enfin des tas de gens.

**J-J B:**

Quand Combat est vendu à *Smadja*, vous le quitter avec une phrase que j'ai relevée chez vous qui est très étonnante, vous dites:"C'était pas plus pensable pour moi de rester à Combat vendu à *Bourdet et Smadja* que de faire l'amour avec une morte."

**R.G:**

Oui, c'était fini...quoi... Combat, c'était...j'avais tellement investi sentimentalement dans ce journal que je ne pouvais pas penser rester avec d'autres que Camus et Piat. Piat était parti très brutalement, Camus était resté jusqu'au bout pour essayer de sauver le journal. Il y avait deux attitudes, il y avait l'attitude romantique de Piat qui voulait saborder le journal l'attitude plus réaliste de Camus qui disait, bon c'est très joli d'avoir un joli geste comme ça de se saborder mais que vont devenir les employés, les téléphonistes, les chauffeurs, les typos etc...Donc, le journal a été cédé à Bourdet qui avait un associé Smadja qui n'a pas tardé d'ailleurs à le dévorer.

**J-J B:**

Et là, vous êtes rentrer dans un journalisme très différent qui était quand même un journalisme de faits divers beaucoup plus; vous êtes aller à France Dimanche à ce moment là, à France Soir d'abord et à France Dimanche ensuite?



**J-J B:**

Oui *France Dimanche* d'abord puis *France Soir*...

**R.G:**

Non, je suis d'abord aller dans une agence que Piat avait essayé de monter, qui ne me plaisait pas beaucoup parce que c'était une agence gaulliste mais je pensais que je devais ça à Piat et puis bien entendu comme toutes les affaires de Piat elle a périclité très vite et au bout d'un an, tout ce qu'on m'a proposer c'était d'aller à France Dimanche et Piat m'a conseillé d'accepter parce qu'il ne pouvait plus me payer. Alors je dois dire que je n'étais pas tout seul à l'époque dans ce journal qui aujourd'hui a l'air un peu...oui...d'un journal de midinette pour reprendre la formule de Camus...je crois qu'il n'y a pas une personne dans Paris dont on parle aujourd'hui qui n'y soit pas passer. J'ai déjà vu passer *Françoise Giroux, Claude Langsman, France Roche, Sipion, Blondin, Jacques Lorenbost, Albert Pal*, enfin je pourrais en citer comme ça jusqu'à demain. C'était...bon...c'était une époque de folie...bon il y avait...on était rewriter dans ce journal, c'est à dire qu'on réécrivait tout cinquante fois, ça faisait le tour d'une grande table, chacun changeait un mot. Il y avait 22 rewriter, c'est à dire qu'on en mettait trois ou quatre à la porte chaque semaine, on en réembauchait trois ou quatre. C'était assez pittoresque, il y avait Albert Vidali et quelques autres ivrognes célèbres; alors ils partaient à Saint-Germain des Prés, ils se saoulaient, ils avaient emporter la copie dans leur poche, ils revenaient ils l'avaient perdu....

**J-J B:**

Mais pourquoi on les r.....avec autant de soin puisque, maintenant toute cette presse people...bon.....très très relaché comme style?

**R.G:**

C'était par imitation de la presse américaine. Les patrons qu'on avait étaient entichés complètement de la presse américaine et ils pensaient qu'il fallait faire comme à Time.

**J-J B:**

Et ils voulaient une vraie salle de rédaction avec des gens en droit de chemise.....

**R.G:**

Oui oui, c'est ça.

**J-J B:**

Et il y a quelque chose qui vous fascine et dont vous parlez beaucoup, c'est le fait divers. Qu'est-ce que c'est pour vous un fait divers?

**R.G:**

Un fait divers c'est un reflet à la fois de la société et de la littérature, et je pense que le fait divers évolue en même temps que la littérature. Justement dans "Le rôle d'accusé" j'avais essayé d'expliquer que après le fait divers psychologique on en était venu à...au moment de l'existentialisme donc...au fait divers de situation. Alors,

il y a Nathalie Sarraute qui m'a fait l'honneur de réfuter cette thèse au début de "L'air du soupçon" d'ailleurs, et c'est vrai que selon les époques c'est pas que les faits divers changent mais on prête attention à un fait divers plutôt qu'à un autre, à un genre de fait divers plutôt qu'à un autre.

**J-J B:**

Et on le traite différemment aussi.

**R.G:**

Et on le traite différemment aussi, oui.

D'autre part moi j'ai toujours été frappé aussi par le fait que la réalité n'a pas grand sens, je veux dire...chaque fois que j'allais sur le terrain pour enquêter sur un crime, on ne pouvait pas savoir quand ça avait commencé exactement, ni quand ça avait fini et donc c'est arbitrairement ou plutôt en travaillant comme un romancier ou un nouvelliste que le reporter commençait son histoire, la développait puis mettait ensuite une fin une chute, et dans le fond quand on écrit un roman ou des nouvelles on n'agit pas autrement, et s'il n'y a pas cette écriture, tout ça n'a aucun sens.

**J-J B:**

Maintenant les quelques grands faits divers qu'on a vu dans les dernières années, ça ne vous a pas donné l'envie de refaire des articles dessus? Des articles je dis bien, pas forcément des romans, des nouvelles.

**R.G:**

Non non, je trouve que j'en ai eu ma provision.

**J-J B:**

C'est à ce moment-là que vous publiez un livre très étonnant, que j'aime beaucoup, très drôle en même temps plein d'humour noir qui s'appelle Les monstres. Les monstres c'est les journalistes.

**R.G:**

Oui voilà c'est curieux que presque cinquante ans après on continue à dire que les monstres c'est les journalistes parce que ça m'a poursuivi ça comme la casserole à la queue d'un chien. Je voulais appeler ce roman Le Reporter puisque le héros c'était un reporter qui...chaque fois qu'il voit une chose horrible, un fait divers justement il est sonné un peu plus comme un boxeur qui reçoit une série de coups de poing, bon...à la fin il est complètement drogué quand le livre se termine et je voulais appeler ça Le Reporter. Ca c'est la faute de Camus, Camus m'a dit: "Écoutes, Le Reporter c'est pas un titre". Alors comme le premier chapitre c'est un peu une parodie des mémoires du vampire de Londres en fait j'ai fait le vampire d'Eastbrook parce que j'avais écrit comme nègre les mémoires du vampire de Londres, enfin j'avais réécrit les Mémoires du vampire de Londres...j'ai dit: "tiens, si on appelait ça Les Vampires, alors il réfléchit, il me dit: "les vampires, les vampires, les monstres, tiens, si on appelait ça les Monstres!" Alors je lui dit: "écoutes, si tu as envie qu'on appelle ça les monstres, on appellera ça les monstres". Et à peine le livre paru aussitôt on a dit: "Ah, c'est celui-là, c'est lui qui dit que les journalistes sont des monstres!" C'était pas du tout mon idée, enfin...alors si monstres il y a, c'est que tout le monde est monstre, pas seulement les journalistes.

**J-J B:**

Et dans ce livre, vous reprenez non pas un fait divers mais quelque chose de tout à fait étonnant c'est les mémoires que vient vous proposer pour la publication quelqu'un d'un peu mystérieux, les mémoires de l'aide du bourreau.

**R.G:**

Alors ça c'est vrai bon...alors c'est vrai, j'ai aussi rédigé les mémoires d'un aide de Debler qui était un homme tout à fait singulier. C'est à dire qu'il n'y avait pas de dialogue possible avec lui parce qu'on ne parlait pas de la même chose au fond.

**J-J B:**

Donc les mémoires de ce bourreau qui dit: "J'ai tenu monsieur 116 têtes dans les mains."

**R.G:**

Oui, c'était un homme...je n'arrivais pas à discuter avec lui parce que...il répondait aux questions mais il répondait autre chose, enfin pas ce qu'on attendait . Je lui ai dit: "Pendant la guerre vous avez guêté les femmes, et quel effet ça vous faisais de guêter des femmes?" Il dit: "C'est terrible de guêter des femmes parce que vous comprenez un homme, on l'attrape par le fond du pantalon et hop! tandis qu'une femme c'est rentre-partout, on ne sait pas par où la prendre!"

D'ailleurs, à force de fréquenter cet homme pour écrire ses souvenirs, j'ai un petit peu perdu la notion de ce qui était possible et pas possible, et c'était tellement terrible le résultat qu'on ne l'a jamais publié.

**J-J B:**

Oui c'est lui qui dit de Landru: "Heureusement qu'il avait une barbe, parce que j'ai pu attraper sa tête par la barbe pour la jeter dans le panier!" .....parce qu'il était chauve autrement...et il dit: "L'un compensait l'autre!"

**R.G:**

Oui voilà...c'était...ou il ventait l'adresse de *Debler*, il disait: "*Debler* pouvait se payer le luxe d'attraper le supplicier par les cheveux...enfin bon..."

**J-J B:**

Mais c'est des professionnels ou des....en fait ils parlent de ça exactement comme ils parleraient de n'importe quel métier?!

**R.G:**

Oui, et une famille en même temps. *Debler* pour lui c'était une sorte de bon papa gâteau qui les amenait au cirque, *Desfourneaux* c'était celui qu'ils n'aimaient pas dans la famille....enfin bon....

**J-J B:**

Et ça c'est vrai, le monstre c'est lui mais le monstre aussi c'est quelqu'un qui l'accouche enfin...

**R.G:**

Oui biensûr, qui n'est pas monstre?

**J-J B:**

Et il y a une autre nouvelle, un autre récit qui est encore pire c'est deux reporters qui vont voir un assassin, type qui accuse sa femme mais qui a l'air d'un brave homme et puis qui s'aperçoivent au dernier moment qu'il a une maîtresse et l'un des deux est tout près à ne rien dire pour lui ficher la paix et l'autre tient le scoop en fait dit: "Nous n'avons pas le droit de ne pas informer le public, le public mérite la vérité."

**R.G:**

C'est celui-là qui a tort à mes yeux, mais c'est vrai qu'on tombe des fois sur des assassins fort sympathiques. Moi j'ai connu une femme criminelle, j'ai écrit ses mémoires aussi qui était Sylvie Paul. Elle avait fait un crime absolument sordide: elle avait assommé sa logeuse à coups de bouteille sur la tête et puis elle l'avait emmuré dans la cave. Et bien, c'était une femme extrêmement sympathique, il n'y a pas de doute.

**J-J B:**

Donc on comprend que la notion de mort peut s'étendre à l'humanité toute entière. Il y a quelque chose qui tient beaucoup de place dans ce que vous écrivez, c'est la musique. Bon il y a un roman qui s'appelle *Partita*, il y a beaucoup de nouvelles où il est question de musique et vous même vous avez un peu pratiqué le violon je crois.

**R.G:**

Oui bon...mais la musique ça fait partie de la vie. Bon alors..qu'est-ce qui m'a formé un peu l'oreille à la musique c'était notre voisine à Pau, qui est un peu le modèle de l'Idia du Palais d'Hiver qui pensait que si ses parents n'avaient pas contrarié sa vocation elle serait devenu peut-être ou sûrement une grande cantatrice. Elle était tout le temps en train de jouer, de chanter en s'accompagnant au piano, elle était .....de Schubert alors j'ai eu un peu l'oreille formée à Schubert. Et puis un jour il y a un de ces représentants de commerce en lunetterie qui étaient des habitués et qui étaient devenu des amis à force de mes parents, que je regardais avec beaucoup de respect et de considération parce que son frère avait été un international de rugby et il m'a offert le violon de son frère ou de lui je ne sais plus très bien, donc le violon d'un rugbyman célèbre et du coup j'ai appris le violon et j'en ai fait pendant longtemps, j'en ai fait pendant dix ans au moins.

**J-J B:**

Et vous continuez à pratiquer ou plus du tout?

**R.G:**

Non, je ne fais plus de violon; il faut choisir dans la vie. Le violon, il faut en jouer tellement bien que si on ne fait pas que ça, ça n'en vaut pas la peine.

**J-J B:**

Mais vous continuez d'écouter beaucoup de musique?

**R.G:**

Oui, tout le temps. J'essaye d'aimer de plus en plus de choses, enfin de ne pas restreindre mon goût, parce que si je voulais restreindre mon goût, je n'écouterais plus que Schubert et Mozart, alors j'essaye d'élargir.....

**J-J B:**

Schubert c'est très important pour vous.

**R.G:**

Oui, je ne dis pas ça du tout parce que c'est l'année Schubert!

**J-J B:**

Et un autre élément important aussi, vous en parlez très très bien, c'est l'architecture.

**R.G:**

Je n'en ai pas conscience.

**J-J B:**

Vous n'en avez pas conscience! Et pourtant quand vous décrivez un monument, un bâtiment etc...on a l'impression que l'architecture c'est quelque chose qu'on...d'habitude les gens voient pas comment c'est fait un bâtiment, et vous vous le regardez et vous le décrivez.

**R.G:**

Je ne sais pas, j'ai conscience que les lieux sont importants quand j'écris, mais l'architecture en particulier non.

**J-J B:**

C'est plus les monuments que les paysages pour vous, les cadres....

**R.G:**

Oui parce que j'aime les villes et je n'aime pas tellement les campagnes, c'est peut-être pour ça alors.

**J-J B:**

Oui d'ailleurs un moment vous parlez de Paris et vous dites que vous vous sentez totalement parisien, que sans Paris vous n'existeriez pas pratiquement.

**R.G:**

Oui c'est ma ville, si je veux chercher des racines, je ne vais pas très loin mais quand même mon père est né rue Mazarine, mon grand-père était imprimeur rue de Strasbourg donc...je suis un peu parisien.

**J-J B:**

Alors qu'on pouvait penser que vos racines c'est Pau, c'est.....

**R.G:**

J'aimerais beaucoup avoir plusieurs villes natales.

## **SCRIPT ROGER GRENIER (SUITE)**

**J-J B:**

Le premier texte de fiction publié ça a été La Voie Romaine?

**R.G:**

Non, ça a été Les Monstres.

**J-J B:**

Oui mais Les Monstres c'est un texte de fiction mais....

**R.G:**

Ah, ben c'est un roman...

**J-J B:**

C'est un roman mais enfin il se base seulement sur des faits divers réels ou....

**R.G:**

Oui, mais je pourrait en citer des sources littéraires. Bon Les Monstres dans le fond c'est parce que j'étais obsédé par deux romans américains: l'un qui est Pilote de Faulkner ou on voit comme ça un reporter qui est détruit par le fait divers auquel il assiste et participe c'est l'histoire d'un aviateur.....qui font des kermesses, et l'autre qui est Miss lonely heart de Natanel West qui est l'histoire un peu d'un grand gaillard qui fait le courrier du coeur dans un quotidien New-Yorkais et qui signe Miss lonely heart, mademoiselle coeur brisé si vous voulez, et alors il est détruit peu à peu par les confessions qu'il reçoit, il finit par se prendre pour le Christ et à la fin il est abattu par le mari d'une grosse femme obèse qui est jaloux.

**J-J B:**

Et la Voie Romaine alors c'est le premier livre disons un peu autobiographique.

**R.G:**

Alors c'est l'histoire d'une année de la vie des .....dans une ville ou l'on peut reconnaître Clermont-Ferrand.

**J-J B:**

Parce que dans beaucoup de choses que vous écrivez on a l'impression que vous mettez beaucoup de choses qui vous sont arrivées complètement transformées, et beaucoup de souvenirs quand même....des faux souvenirs...

**R.G:**

Ce ne sont pas des mémoires, ce sont toujours de sfictions mais comme j'ai une vie un peu morcelée, chautée avec des lieux différents, des métiers différents, ça ne permet pas de faire une oeuvre globale, mais ça permet

justement de faire des tas d'histoires, bien entendu il fut quand même trouver autre chose...

**J-J B:**

Vous écrivez des romans et des nouvelles, c'est as le même principe du tout de composition. Est-ce que vous choisissez à priori que telle chose sera une nouvelle ou telle chose un roman ou si simplement le fait que la nouvelle se développe jusqu'à prendre la taille d'un roman?

**R.G:**

A quelques exceptions près, on sait tout de suite que ça ne peut pas être autre chose qu'une nouvelle, ça ne peut pas aller plus loin, tandis qu' un roman il y a une tellement plus lente maturation, enfin...moi j'ai réfléchi des années avant de commencer à écrire un roman, donc je sais bien que ça va être un roman, que ça ne va pas tourner court, enfin...sauf exception. Et la nouvelle au contraire...bon...j'ai un sujet....vous savez quand on a la réputation d'écrire des nouvelles ou cette étiquette, les amis ne peuvent s'empêcher de dire, ah pour n'importe quelle bêtise qu'on voit dans la rue, ah ça c'est un sujet de nouvelle pour toi, ce qui est exaspérant, absolument, et moi aussi je me le dit, je me dis ça c'est un sujet de nouvelle pour toi et bon...alors la nouvelle c'est un peu comme un article de journal, c'est à dire qu'on l'écrit en deux trois jours ou une semaine disons et c'est fini, on n'y pense plus, tandis qu'un roman c'est un compagnon qui vous suit pendant des mois, des années peut-être.

**J-J B:**

On ne peut pas dire que votre vision du monde soit d'un optimisme délirant même si vous êtes tendre avec vos personnages des fois, mais dans l'ensemble la vie vous semble quand même quelque chose d'asez rude. Est-ce que la nouvelle ne correspond pas précisément à cette idée pessimiste du monde, parce qu'une nouvelle ça fini toujours brutalement et généralement ça fini toujours mal.

**R.G:**

Oui bien entendu, on peut donner cette vision du monde plus facilement dans une nouvelle mais moi j'espère toujours évidemment que c'est tempéré d'abord par une amitié pour les personnages et puis par un peu de comique enfin...il ne faudrait pas me pousser beaucoup pour que je me prenne pour un auteur comique...enfin...en général mes amis me disent:"Oh lala, c'est sinistre ce que tu as écrit, il y a de quoi se flinguer!

**J-J B:**

Oui l'humour mais il y a ce qu'on appelle l'humour noir, ça a pas été inventé pour des .....et la nouvelle précisément a cette espèce de perfection aussi, les faits divers racontés qui se ferment bien, enfin..... qui est bien clos.

**R.G:**

En principe la nouvelle c'est en effet bien clos avec tout de même...enfin il y avait la chute, des fois toute la nouvelle était écrite.....Maupassant ou d'autres pour la phrase finale, qui devait faire une sorte de clash comme ça et aujourd'hui je pense quand même en ayant réfléchi qu'on peut faire des nouvelles ou la fin est au contraire ouverte ou bien elle vous relance. D'ailleurs Tchekov fait ça tout le temps...il y a une nouvelle, on marche etc...puis la dernière phrase contredit dans le fond tout ce qui a été dit, ou la lumière même devient différente, le rythme même de la phrase change tout à coup, il y a une sorte de coup de sismique ou au contraire ça devient une amortie et du coup la nouvelle, au lieu d'être un univers bien clos s'ouvre sur l'avenir et relance la rêverie du lecteur.

**J-J B:**

Il y a même une nouvelle, si je me souviens bien, qui finit par trois points de suspension, ce qui est en principe contradictoire.....Et Tchekov, vous avez prononcé vous même le premier le nom, c'est un auteur qui pour vous a une énorme....enfin vous avez des affinités énormes avec lui.

**R.G:**

Tout me plaît dans Tchekov, même les défauts je pourrais dire...enfin...l'homme paraît quelque chose de merveilleux, un peu ce qu'on a fait de mieux dans l'humanité, remarque il a toute sorte de défauts aussi, il est paresseux notamment il le prétend. Il a une sorte de bienveillance universelle qui est très très gauche et très suspecte parce que ça cache une profonde indifférence finalement et en même temps on ne peut pas dire ça étant donné les actes qu'il a fait: s'occuper des épidémies, faire cette enquête à .....donc c'est un personnage plein de contradictions mais où je me retrouve bien enfin...je crois que je le comprend assez bien et quant à son art il est extraordinaire, je crois que ça mériterait qu'on imprime le russe pour apprécier Tchekov.

**J-J B:**

Et comment ça se fait qu'en France on connaisse tant son théâtre et si peu ses nouvelles.

**R.G:**

Je ne sais pas..pourtant on a publié beaucoup de nouvelles tout de suite même de son vivant. Encore que lui il disait que c'était pas fait pour les français, sûrement ils ne comprendraient rien à ça, ils se demanderaient à quoi ça rime...mais le public a mieux marché à son théâtre...mais il n'est pas le seul, il y a un prodigieux auteur de théâtre qui est Pirandello. Qui connaît les nouvelles de Pirandello? On ne connaît que son théâtre.

**J-J B:**

Est-ce que les français sont allergiques aux nouvelles comme on le dit?



**R.G:**

J'ai un peu tendance à le croire.

**J-J B:**

Pourtant quand même Maupassant et quelques autres c'est une tradition.....

R.G

Oui mais Maupassant c'est la fin du XIXème!

**J-J B:**

Tchekov aussi d'ailleurs est un auteur qui n'est pas très optimiste mais qui ne condamne pas, jamais...

**R.G:**

Si on lit une nouvelle de Tchekov, on la trouve triste, mélancolique, tout ce que l'on veut mais tendre disons. Il y a une époque où il était .....que c'était fait vraiment pour les vieilles filles de province etc...A ce compte-là je veux bien être une vieille fille de province.et puis si on lit tout à la suite, alors là c'est d'une noirceur, ça prend une noirceur extraordinaire et il y a peu d'auteurs aussi pessimistes.

**J-J B:**

C'est peut-être quand le pessimisme est à petite dose qu'on s'en rend moins compte...

**R.G:**

Surement.

**J-J B:**

Sur une vingtaine de pages c'est moins évident que sur dix fois vingt pages!.....et tendre est la nuit biensur. Vous avez consacré un essai à Fitzgerald et on a l'impression en même temps que pour vous Fitzgerald n'est pas un grand écrivain.

R.G:

J'ai eu plusieurs époques où j'ai fréquenté Fitzgerald dans ma vie.Au début, quand on la redécouvre dans le fond dans les années 1950... alors ça m'a beaucoup plu parce qu'il y avait à la fois un parfum d'après guerre, on imitait l'après guerre de 1918, il y avait la mode de l'âge du jazz, l'âge du jean enfin tout ce qu'on veut et puis ce personnage extravagant avec sa femme et ses amis tous plus fous les uns que les autres. Et plus tard le côté d'après-guerre et tout ça, je commençais à être fatigué. Lui-même il est souvent assez pénible il faut le reconnaître...alors qu'est-ce qu'il reste, il reste l'écrivain, je pense qu'au contraire c'est l'écrivain qui reste. Il y a peut de livre, de roman aussi bien fait que Gatsby, c'est vraiment remarquable comme art.

**J-J B:**

Ce qu'il reste aussi peut-être c'est le destin de quelqu'un,..... qui a disparu, qui a été évacué par les Etats-Unis par le.....

**R.G:**

Oui il m'arrive comme ça...des amis que j'ai en Amérique comprenaient pas que je m'intéresse à Fitzgerald...pourquoi...enfin il n'est pas le seul parce qu'il y a tellement de bons écrivains qui tombent dans l'oubli très très vite.

**J-J B:**

Et l'an dernier, au salon du livre.....c'était les écrivains américains qui étaient recensés et une lectrice vient me voir en me disant je suis aller à la librairie américaine j'ai demandé un livre de Fitzgerald, on a regardé il n'y en avait pas et la vendeuse lui a dit:"Vous êtes sur que c'est un auteur américain:"

**R.G:**

Oui, ça c'est énorme. Remarquez, si on va chez .....Opéra, il y a tout un rayon Fitzgerald et il y a même les oeuvres complètes de Zelda si on veut.....mais ça m'est arrivé ça, je suis allé au...il y a longtemps en 1968 je crois je suis allé en Virginie interviewer Dospasos et au passage à New-York j'ai cherché des livres de lui que je voulais amener et j'en ai pas trouvé...enfin...j'ai fini par trouver USA un vieil exemplaire chez un bouquiniste, c'est tout ce que j'ai trouvé.

**J-J B:**

Et Fitzgerald à la fin de sa vie voulant offrir ses livres à sa petite amie, ne les trouvant même pas d'occasion..enfin..dans aucune librairie.

**R.G:**

Oui biensur. Enfin ce qui est exemplaire chez lui c'est qu'il est célèbre en 1920, il est oublié en 1930 et il meurt en 1940.

**J-J B:**

Et il résucite maintenant un petit peu quand même...

**R.G:**

Quand même oui...

**J-J B:**

Peut-être grâce à vous d'ailleurs...

**R.G:**

Ben non, pas vraiment..

**J-J B:**

Je vous poserais des questions du questionnaire de Proust, je vous demanderais bien sûr quel est votre animal préféré mais là je n'ai pas besoin de le demander parce que c'est évident: c'est le chien. Des chiens, j'en ai relevé six dans votre oeuvre, jusqu'au fils du chien de Guering, dont vous parlez à propos de Pascal Piat, parce que paraît-il il avait fauché le fils du chien.....

**R.G:**

Non, c'est pas Piat, c'était Debois.....qui l'avait fauché.

**J-J B:**

Bon, cette nouvelle dans la .....qui s'appelle .....d'Harlequin, qui est l'histoire d'un chien très très laid croisé poisson rouge et .....et qui disparaît et puis après qui revient, il y a le chien Fresco dans Partita, il y a Tambour dans le Pyro..., c'est un ..... irlandais et puis vos deux chiens à vous qui sont Black ou Dick on a l'impression que c'est le même qui est un .....allemand, qui meurt d'ailleurs d'une façon terrifiante avec une boulette de .....qu'un voisin bienveillant lui fait avaler et puis ce chien que j'ai connu et qu'on a tous connu et qui s'appelle Ulysse et qui était un .....St-Germain absolument superbe. Alors... vous avez toujours eu des chiens depuis votre enfance...

**R.G:**

Je n'ai pas toujours eu des chiens. Il y a deux chiens qui ont compté vraiment c'est le chien de mon adolescence qui était Dick un .....allemand à Pau et puis ce .....St-Germain Ulysse très littéraire puisque tout le monde l'a connu et qui prenait ses quartiers chez Gallimard, qui aimait mieux fouiller les caniveaux des villes que courir la campagne en chasseur, ce qu'il aurait dû être.

**J-J B:**

Oui, c'était un chien très urbain.

Et Black c'est vraiment comme vous le racontez dans une nouvelle votre père qui l'a récupéré parce qu'un de ses amis ne pouvait pas lui payer une dette!

**R.G:**

Oui, alors ça c'est les histoires de mon père. Un soir mon père se ramène à la maison et...il allait au bistrot tous les soirs faire sa partie de belotte et il revient avec ce chien et il dit:"Bon ben voilà, j'ai un ami qui me devait 50 francs, 50 francs de l'époque et il a dit je pourrais jamais te les rendre alors prends mon chien."....bon alors il arrive avec ce chien...alors évidemment ils étaient bien reçus....

**J-J B:**

Alors évidemment c'est très mal vu.....

**R.G:**

Et puis ce chien était tellement gentil qu'il a été adopté et d'ailleurs finalement c'était devenu mon chien et il avait peur de mon père, quand il voyait mon père il se cachait et puis il était tout le temps fourré avec moi mais...quand même c'était un chien qui avait un passé, c'est terrible un chien qui a un passé...alors lui ça se traduisait par des fugues et il partait à travers tout Pau et ils faisait le tour de tous les bistrotts à la recherche de son ancien maître...ou bien s'il m'arrivait d'entrer dans un café, il allait dire bonjour à la caissière parce qu'il connaissait les caissières de tous les cafés de Pau....et puis alors il y a eu ce chien Ulysse qui était un des êtres que j'ai le plus aimé dans ma vie, il ne faut pas avoir honte de le dire.

**J-J B:**

D'ailleurs, Roger Grenier sans Ulysse c'était impensable..et lui alors il ne faisait pas de fugues, il restait tout le temps là.

**R.G:**

Oui, il ne bougeait pas, il était bien là où on était et il pensait qu'il devait être bien; il était très très pratique pour les voyages Ulysse parce qu'il était parfaitement rôdé et il était en voiture...alors la voiture était à lui elle n'était pas à nous et puis on arrivait quelque part, on allait à l'hôtel, il regardait s'il y avait un lit, il se couchait sur le lit bien sûr et puis s'il y avait un bidet pour boire, il aimait beaucoup boire dans les bidets, et après bon ça y est il était chez lui il était tranquille tout allait bien...

**J-J B:**

Oui, c'était un chien en effet qui a beaucoup vécu chez Gallimard, parce que chez Gallimard vous avez et vous continuez d'avoir un rôle de directeur littéraire, de conseiller littéraire c'est à dire que vous faites travailler des écrivains...alors est-ce qu'on peut faire travailler un écrivain?

**R.G:**

Je trouve que ça a beaucoup évolué depuis le moment où j'ai commencé à faire ce métier. Quand je suis arrivé chez Gallimard il y a très très longtemps, c'était en 1964, je me souviens que si on faisait la moindre critique à un auteur qui apportait son manuscrit, si on voulait changer une virgule, il se vexait et partait chez un autre éditeur. Aujourd'hui, la situation est complètement inverse: j'ai l'impression que les auteurs sont vraiment contents si on leur fait des remarques, si on leur dit: "Tiens, là quand même ça pourrait être arrangé et ...s'il y a un dialogue enfin...et ils en redemandent plutôt...et c'est beaucoup mieux comme ça parce qu'il y a un climat de confiance qui s'établit et on est heureux de pouvoir discuter autour d'un livre qu'on aime avec quelqu'un qu'on aime bien en général.

**J-J B:**

Parce que finalement vous êtes le premier critique devant les lecteurs et le premier critique.

**R.G:**

On est le premier lecteur et le premier critique...alors évidemment il y a un investissement sentimental qui se produit, c'est pas une marchandise un manuscrit, on dit je prends je prends pas j'achète j'achète pas, il y a des liens qui s'établissent avec l'auteur, qui peuvent être poussés très loin, enfin en général c'est rare qu'un auteur ne devienne pas un ami.

**J-J B:**

Mais ça peut aller surement jusqu'à suggérer des livres en fait.

**R.G:**

Non pas tellement quand il s'agit de fictions romanesques.Mais on peut quand même dire à un auteur"ta voie elle est de tel côté, là non ça serait une erreur.

**J-J B:**

Et quand on dit à un auteur, bon avec qui on a ce genre de rapports, qui vous apporte un manuscrit qui voussemble complètement raté, comment est-ce qu'on fait pour le lui dire?

**R.G:**

On n'est pas heureux mais je crois que c'est pire de ne pas le dire et puis de laisser à la catastrophe l'auteur que d'avoir le courage de le dire. Ce qu'il y dans...bon...les gens qui ne sont pas habitués à ce genre de travail ou de cuisine, bon...on fait une série de critiques...c'est bien quand l'auteur.....dit:"Oui en effet là je m'aperçois que je me suis trompé mais là que ça vous plaise ou non....."et ça c'est très très bien. Ce qui n'est pas bien à mes yeux, c'est quand l'auteur ne veut écouter aucune critique ou quand au contraire il écoute trop facilement les critiques: j'en ai vu qui étaient capables d'écrire le contraire de ce qu'ils avaient écrit pour vous faire plaisir, alors ça c'est pas bien non plus...ça dénote pour le moins d'un manque de personnalité.

**J-J B:**

Oui parce que si le directeur littéraire a trop d'influence sur ses auteurs.....parce qu'il dit souvent d'ailleurs "ses auteurs", parce que c'est vrai que c'est ses auteurs, tous les livres risquent d'être un peu pareils...

**R.G:**

Oui biensur. Il y a des cas ou tout à coup on est très très surpris, assez déconcerté par le premier livre d'un auteur et c'est peut-être la naissance de quelqu'un de profondément original.Le cas le plus récent que je peut citer c'est ce qui m'est arrivé avec Sylvie Germain. Quand on a en main le premier manuscrit de Sylvie Germain ..... on est un peu estomaqué.

**J-J B:**

Il faut dire que quand les critiques l'ont lu pour la première fois aussi, c'est un livre qu'on a pas oublier. Et ça doit faire extrêmement plaisir de recevoir des livres comme ça.

**R.G:**

Oui mais enfin c'est tellement rare!

**J-J B:**

Bien, parlons un peu maintenant de cette nouvelle parce qu'on va s'en servir j'espère beaucoup qui est La fiancée de Fragonard. Rien que le titre déjà est un roman policier à soi tout seul parce que Fragonard, tout le monde pense au peintre.

**R.G:**

Biensur, et c'est pas du peintre dont il est question ici, c'est de son cousin....et le cousin de Fragonard ça a été le fondateur de l'Ecole Vétérinaire de Maison Alfort et c'était un homme qui avait une habilité extraordinaire et des secrets surement à lui pour préparer les cadavres d'animaux et même d'humains...enfin...naturaliser les corps comme c'était tellement la mode au XVIIIème...et il y en a plein comme ça en Italie, en France..les Seigneurs avaient souvent des cabinets d'anatomie...enfin...il y avait une mode d'études anatomiques et la pièce la plus spectaculaire faite par ce Fragonard qui est au Musée de l'Ecole Vétérinaire de Maison Alfort s'appelle La fiancée de Fragonard, c'est un écorché sur un cheval écorché et ou on voit les veines, les artères, les aponévroses, les muscles. C'est saisissant enfin, c'est comme un Durère en trois dimensions et en couleur. D'ailleurs ça a été une légende de dire que c'est La fiancée de Fragonard qui a été naturalisé ainsi. Il paraît que si on se hisse sur la pointe des pieds, que si on rearde, on voit que c'est un petit garçon...j'ai pas été vérifier.

**J-J B:**

Bon...après tout vous ..... êtes vu ce Fragonard-là. Et cette nouvelle c'est à la fois une promenade dans Paris et à la fois et à la quête de l'insolite et à la quête de la parole...puisque le personnage féminin est au lepart muette et finit par retrouver la parole et en même temps et à la fois un personnage masculin qui l'emmène comme ça faire des promenades dans un Paris tout insolite, lui au fur et à mesure qu'elle retrouve la parole, il perd la vie en fait.

**R.G:**

Il y a deux choses en fait dans cette nouvelle: il y a le goût des promenades dans Paris avec des choses un petit peu particulières, on repérait par exemple sous le trottoir de la rue de Grenelle l'endroit ou a été enterré .....et puis aussi le thème de la muette, d'ailleurs toute la symbolique Freudienne c'est encore la mort mais c'est un thème qui me poursuit un peu et que je n'ai

pas trop osé utiliser ailleurs car j'avais une très proche amie qui à la suite d'un accident de moto est resté muette pendant plusieurs années et je trouvais ça terrible pour elle mais il y avait une fascination en même temps donc il y a tout ça dans cette bouvelle.

**J-J B:**

Et ces endroits invraisemblables dans Paris, ça a été des hasards comme ça, ou on vous les avait indiqués, ou.....

**R.G:**

J'ai un peu cherché parce qu'à une époque j'avais un projet d'album, un de ces nombreux projets qui un beau jour ou l'autre tombe à l'eau. Mais ça m'a permis de connaître des choses presque inconnues comme le cimetière juif de la rue de Flandres; je ne dirais pas qu'il vaut celui de Prague mais enfin il est très émouvant.

**J-J B:**

...tellement inconnu qu'il a même échappé pendant la guerre à toutes les .....

**R.G:**

...oui il est cerné par des immeubles, il faut demander la clé au concierge....

**J-J B:**

Et puis, il y a les lieux qui sont là et les lieux qui ont disparu aussi, qui sont quasiment aussi émouvants d'ailleurs que ceux que vous avez retrouvés: les morts de Picpus

**R.G:**

Par exemple...oui il y a encore un cimetière vous me direz...il y a au Père Lachaise quelques tombes singulières...

**J-J B:**

Alors le Picpus c'était pas uniquement un cimetière puisqu'il y avait la fameuse maison de santé qui a sauvé beaucoup d'aristocrates et qui a disparu aussi d'ailleurs.

**R.G:**

Oui,oui...

**J-J B:**

Donc vos parents quittent Caen pour Pau toujours en s'occupant d'optique et de lunetterie.

**R.G:**

Oui l'histoire de mes parents c'est un petit peu une fuite à la recherche d'un bon climat parce que ma mère était en très mauvaise santé moyennant quoi elle a vécu jusqu'à 83 ans. Alors on lui avait dit qu'il fallait qu'elle quitte Paris sinon elle allait mourir alors elle est allée à Caen mais c'était pas très malin peut-être et c'est là où je suis né et puis elle continuait à mal se porter et ils sont partis pour Pau, et là ça allait beaucoup mieux d'ailleurs.

**J-J B:**

Et l'optique c'était rentable?

**R.G:**

Oui biensur. Alafin ils avaient trois boutiques, deux à Pau et une à .....

**J-J B:**

Et puis un jour ils ont quitté l'optique pour l'optique du cinéma si j'ose dire

**R.G:**

Oui, alors ça c'est un coup de folie... moi je crois que c'est une caractéristique des petits bourgeois français, ils sont très économes, ils sont très travailleurs, un sou est un sou etc...et puis ils sont capables après de tout mettre sur les emprunts russes....alors eux leur emprunt russe ça a été un cinéma... vaut il y avait eu trois magasins d'optique puis ils ont acheté ce cinéma qui était dans un mauvais quartier et qui périssait. Il était collé à un enseigne alors dans le fond ça pouvait marcher s'il y avait un enseigne mais par puritanisme il n'ont pas voulu d'une enseigne, alors le cinéma livré à lui-même en trois ans avait fait faillite, on n'avait plus un sou et la famille même a éclaté, s'est dispersée, mon père est parti dans le Jura, ma mère à Tarbes, moi pion dans les Pyrénées orientales.

**J-J B:**

Et ce cinéma ça a été à la fois votre croix et votre bonheur quand vous étiez enfant, jeune homme plutôt...

**R.G:**

Comment on peut être fasciné quand même par le monde du cinéma si tout à coup vous avez l'impression d'en faire partie? Alors c'était aller à Bordeaux voir les présentations de films, recevoir les représentants de grandes compagnies qui vous faisaient signer d'ailleurs la location de films plus qu'il n'y avait de semaines dans l'année, c'était...ils participaient dans le fond à tout un univers enchanté qui aboutissait finalement à Hollywood...enfin...bon... l'impression de faire partie du même monde que Greta Garbo, enfin...c'était un peu ça. Alors la contrepartie c'était que la ruine a été évitée, elle arrivait tous les jours, il y avait la sonnette du cinéma qui grelottait dans cette rue vide et puis il y avait les gens qui n'arrivaient pas.....s'ils passaient dans la rue d'à côté c'était pour aller au match de rugby la croix du prince le stade était à côté mais personne



ne rentrait dans le cinéma...et puis plus ça allait, plus la décadence s'avancait, plus mes parents me confiaient des tâches, des corvées alors j'allais chercher des sacs de fibres ça pèse 50 kilos sur le cadre de mon vélo à la gare, je rédigeais les programmes, je distribuais les prospectus dans les boîtes aux lettres avec une très grande honte parce que la peur du quand dira t'on à cette époque était énorme, absolument, dans les petites villes de province il en fallait beaucoup moins pour être déshonoré à jamais...et puis je me suis mis à faire le projectionniste aussi, mais je me vois encore en train de.....les populations mais, avec mes bouquins de philo posées sur un ampli, et révisant ma philo pendant que j'assurais la projection du film.

**J-J B:**

Et avec un seul objectif pour deux appareils.

**R.G:**

Oui, alors il fallait faire un changement.....c'était un tour d'adresse.

**J-J B:**

Et quand le cinéma a définitivement fermé, à ce moment-là vous vous êtes retrouvez surveillants, pion comme on dit.

**R.G:**

Pion, biensur,oui...ben...j'avais pas d'autre solution.

**J-J B:**

Donc le cinéma ferme, vos parents essayent de le vendre, je ne sais pas si.....

**R.G:**

Il a été repris par son ancien propriétaire, c'était vraiment...la boucle était bouclée enfin...

**J-J B:**

...et vous vous êtes retrouvé surveillant à Prades.

**R.G:**

Oui, et c'est à dire c'est le poste que j'ai trouver à la rentrée comme pion enfin...pour pouvoir continuer les études, alors Prades c'était une petite école primaire supérieure et professionnelle et j'étais le seul bachelier de la boîte alors on m'a nommé surveillant général, ce qui voulait dire bonne à tout faire parce que je réveillais toute l'école le matin, je surveillais le réfectoire et puis la récréation et puis l'étude, je faisais l'appel, et s'il manquait un prof quel qu'il soit, bienqu'à ce moment-là je ne connaissais pas grand chose à aucune matière, je le remplaçais il y avait aussi la promenade et le parloir, si il y avait

un petit moment de libre je donnais des leçons particulières de latin et d'anglais aux enfants du directeur, c'était un peu rude à 18 ans.

**J-J B:**

Et en même temps en continuant vos études...

**R.G:**

...oui en commençant une licence oui...

**J-J B:**

Et puis après vous êtes allé à Clermont.

**R.G:**

Alors après je suis allé à Clermont- Ferrand, c'était beaucoup mieux comme ça, c'était une plus grande école, assez pittoresque par certains aspects. Moi on m'avait donné la section hôtelière. J'avais une classe, la moitié était habillée en cuisinier avec des toques et l'autre moitié en maître d'hôtel avec des queues de pie ...des gosses de douze treize ans...imaginez...qui étaient assez insupportables, c'était les fils des plus grands .....de France, ils ont été chassés de tous les lycées, on leur avait fait un très grand plaisir en les foutant à la porte une fois de plus, donc ils étaient incontrôlables, c'était assez terrible.

**J-J B:**

Mais c'était zéro de conduite ou c'était moins pire?

**R.G**

Non, c'était très différent quand même, mais enfin c'était pas drôle, et puis il y avait ce sentiment, pourquoi on était là, c'était pour pouvoir faire des études, et il y avait ce sentiment qu'on était pas plus travailleur plus malin que les étudiants qui pouvaient se consacrer entièrement à leurs études et qui étaient plus fortunés que nous , et que donc nos chances étaient très réduites, nos chances de réussites. Supposons que quelqu'un voulait faire l'agreg dans ces conditions, il avait très peu de chances de réussir.

**J-J B:**

Et puis l'horizon était un peu bouchée...

**R.G:**

L'horizon était bouchée car on sentait venir la guerre et puis on était tellement désespéré qu'on se disait ben..au moins c'est la guerre, la voie sera toute racée, on sera officier et puis dans l'infanterie, donc on va être tué très vite. On fonctionnait sur les schémas de 1914.

**J-J B:**

Oui, donc il y a eu les premiers mois de 1914.....la liste de ses amis de l'Ecole normale supérieure, il y en a la moitié qui a été tuée entre août et décembre 1914.

**R.G:**

On ne pouvait pas imaginer du tout que la guerre se passerait comme ça.

**J-J B:**

Donc à Clermont Stibe, Dessanti, Sartre, tout un petit groupe de jeunes intellectuels résistant et puis vous retournez de temps en temps quand même à Tarbes pour voir votre mère.

**R.G:**

Oui pour la voir et même pour des fois remplacer son ouvrier quand il était réquisitionner pour aller au STO...et là j'ai découvert tout un monde auquel je suis resté très attaché, c'était tous les gens qui se cachaient à Tarbes à l'époque. D'une part ma soeur...j'avais une soeur qui avait cinq ans de moins de moins que moi avait vraiment ramassé au lycée toutes les amis juives qu'elle avait pu trouvé et qui étaient devenus ses amis intimes et qui sont devenus mes amis à moi aussi et puis ma mère elle même dans son magasin c'était devenu un endroit de rendez-vous de réfugiés et c'est là évidemment que j'ai pris conscience des malheurs des gens qu'on pourchasse qu'on persécute et puis aussi, qu'on ne raconte pas d'histoire, on ne savait pas exactement les camps mais on savait que si on était arrêté et envoyé en Allemagne, c'était épouvantable, ça on le savait déjà, on se le répétait...et d'ailleurs ça commençait d'aller assez mal à table parce que ma mère était très imprudente en parole...donc j'ai voulu aller à Paris à ce moment en pensant que j'y serait plus en sécurité puis que ça serait plus amusant de voir la libération qui approchait de Paris que de la voir à Tarbes ou à Clermont-Ferrand et c'est des amis qui étaient réfugiés à Tarbes qui s'appelaient Berthe et Zelman.....était ingénieur chez Hispano mais en même temps il était peintre et sculpteur de ce qu'on appelle l'Ecole de Paris, alors il me parlait tout le temps de Paris, qu'ils allaient tous les soirs à Montparnasse, à la coupole et puis j'aimais vraiment beaucoup ces gens-là, surtout elle Berthe qui était...lui il avait un caractère un peu difficile mais elle c'était une femme qui aimait tellement la vie, si jamais je vieilli et que je plais plus aux hommes ma vie sera finie, elle sera épouvantable. Malheureusement elle n'a pas eu à se poser la question. Et alors quand je suis parti à Paris, ils m'ont dit de m'installer dans leur appartement qui était dans aux Gobelins rue du Banquier .....toujours pas qu'on leur prenne leur appartement. Il n'y avait pas un mois que j'étais arrivé là qu'ils ont été arrêtés à Tarbes et la Gestapo s'est amenée pour mettre les cellés sur l'appartement et on a eu beau chercher donc on ne peut plus imaginer aujourd'hui le directeur d'Hispano allant voir le chef de la Gestapo à Toulouse ou ma mère montant dans le train alors qu'ils étaient arrêtés, de temps en temps, on faisait le trajet de Tarbes à Toulouse

dans le même compartiment qu'eux, finalement ils ont été déportés, ils ne sont jamais revenu.

Et ce qui m'a fait encore plus de peine c'est que je suis allé en Israel, et je suis allé voir l'espèce de grand fichier mémorial de la déportation ou il y a des registres et des fiches sur tout ce qu'on sait sur chaque déporté et il n'était pas dans ce fichier.

**J-J B:**

Il avait même disparu du fichier...